Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1983)
Heft: 689

Rubrik: Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMMUNICATION

Un quotidien pour les beauf

Dix lignes pour une manifestation regroupant 2500 cyclistes, refus de lettres de lecteurs remettant en cause le «tout-automobile»: on se posait des questions à Genève sur les nouvelles orientations de «La Suisse». Aujourd'hui, M. Baettig, responsable de l'information nationale, déterre la hache de guerre en faveur des partisans des parkings au centre de Genève, dans le même temps où gouvernement et majorité parlementaire, enfin conscients de l'impasse à laquelle a conduit la voiture, semblent s'orienter vers des choix différents.
Le nouveau profil de «La Suisse» — à la suite de l'étude de marché de la firme spécialisée américaine McCann-Erickson? — se précise: c'est le journal des beauf — les beaux-frères poujadistes du dessinateur français Cabu. Du sport avant tout, plus le bingo, plus la bagnole et quelques bons viols savoureusement décrits. La rubrique politique se limite, à l'échelle locale, à la reprise d'inoffensives déclarations officielles, à une pincée de commentaires, au panégyrique fort habilement tourné des gens en place, au premier rang desquels le trio Ducret-Borner-Segond.
Que viennent donc faire dans cette galère Claude Monnier et Marian Stepczynski? Donner bonne conscience à M. J.-Cl. Nicole? Pourquoi pas, il a aussi une âme.

ACTIONNARIAT

Mange et tais-toi!

Donc les anciens actionnaires d'Interfood-Suchard, devenus Jacobs-Suchard, ont dit à la première assemblée générale leur mécontentement de ne plus recevoir leurs fondants traditionnels.

Quand on reçoit une boîte, la grande question, selon un réflexe d'enfance, est de savoir s'il y a une ou deux couches. Une seule couche: déception. Mais pas de boîte, pas de couche: frustration.
Le président du conseil d'administration, l'ancien conseiller fédéral Celio eut l'indignation vertueuse. Alors que, s'écria-t-il, nous affrontons les problèmes ardus de la réorganisation dans une concurrence internationale vive et que votre conseil d'administration se bat durement, vous chipotez pour une boîte de fondants qui vaut quarante francs. Réponse Tartuffe (ta truffe). D'abord parce que le propre des conseils d'administration est de renseigner le moins possible les actionnaires sur les péripéties de la gestion. Ensuite parce que les organisateurs des assemblées estiment que les actionnaires sont venus très secondairement pour écouter des discours, mais principalement pour manger.

Ces actionnaires, à part quelques gros porteurs et les cadres des banques qui représentent les portefeuilles gérés par leur établissement, sont des retraités. L'assemblée générale: prétexte à «sortie», occasion d'un repas qui ne coûte rien.
Les sociétés anonymes font donc l'objet de classements culinaires, qui doivent bien représenter quelques points à la bourse. Car il y a les assiettes froides, la cuisse rôtie d'un poulet entravé, les salades carotte-céleri-haricots, la glace cassis au marasquin, les grandes tables à nappes-papier où circulent les plats et les litres de rouge. Mais vous avez aussi les réceptions avec plats chauds, dans un grand palace, par petites tables aux nappes roses, service individuel. Très recherché. L'heure de la séance est fixée, au bord du Léman, pour tenir compte de l'horaire des bateaux. Trois étoiles.

A quand donc le guide gastronomique des sociétés anonymes? Peut-être que M. Celio, à la retraite... Ces amuse-gueule (dans les deux sens du terme) cachent un jeu où la propriété de l'entreprise demeure une marchandise négociable. Voyez HPI, voyez Suchard, voyez Ateliers mécaniques. Amuse-gueule-alibi.

Image de la société anonyme. «La parole n'est pas demandée... Séance levée... Je vous invite à passer à table... Bon appétit.»
On dit que le chapitre «société anonyme» du Code des obligations est en révision.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Omniprésence divine

Pour en revenir à la Vallée de Joux, mon attention a été attirée par une histoire de *gravière*, assez semblable m'a-t-il paru à l'«affaire» qui est venue troubler la paix de la commune de Jouxtens-Mézery: quelques particuliers s'en prenant malicieusement aux entreprises parfaitement légitimes, sinon complètement désintéressées, d'autres particuliers.
Mais le parallèle ne saurait être poursuivi. Je lis en effet dans la *Feuille d'Avis de la Vallée de Joux* du 1er juin 1983, ce communiqué:
«*Remerciements*
Merci à Pierrette pour son action en faveur de la gravière;
merci aux 1012 personnes qui l'ont appuyée par leurs signatures;
merci aux autorités de notre Vallée pour leur soutien;
merci à ceux qui ont prié pour moi;
merci à Dieu qui donne patience et paix.»
Signé: Maxime Rochat-Pittet.

Les deux dernières lignes sont intéressantes, mais elles plongent dans un abîme de perplexité. Je ne lis en effet rien de semblable dans *24 Heures*, ni dans le *Journal de l'Ouest* (Renens, Prilly et environs) au sujet de l'affaire de Jouxtens-Mézery. Ce qui permet trois hypothèses:

1. Ou bien que Dieu n'a pas jugé la cause des particuliers de Jouxtens-Mézery, dont certains membres de la Municipalité, aussi bonne que celle de

M. Rochat-Pittet — ce qui pose le problème de la justice humaine, les dits ayant été approuvés par le Tribunal Cantonal.
2. Ou bien que Dieu ne s'intéresse pas autant à l'Ouest lausannois qu'à la Vallée de Joux — ce qui pose le problème plus délicat de la Justice divine.
3. Ou enfin que les bonnes gens de Jouxtens ne sont pas animés des mêmes sentiments de gratitude envers le Très Haut que M. Rochat-Pittet — ce qui serait désolant.

Mais, pour passer à un autre ordre de considérations, je lis, cette fois dans le *Nouvel Observateur*, qu'en ce qui concerne la France, «l'exportation (des armes) pour ces quatre ans pourrait représenter près de 150 milliards de francs — l'équivalent de 10 000 km d'autoroutes, de 30 000 crèches, de 200 000 classes, d'un demi-million de lits d'hôpital. Inutile de clamer qu'on préfère 30 000 crèches aux chaînes de Mirage 2000: cet argent n'entrera dans les caisses de l'Etat que si nous fabriquons et vendons — entre autres — des Mirages. Si nous stoppons leur fabrication, il n'y entrera pas. En revanche, nous verrons alors disparaître les deux plus beaux fleurons de nos industries de pointe» (3 juin).

Ce qui veut dire que dans le système économique et politique actuel:
1. La France ne peut que continuer à exporter des armes.
2. Qu'elle doit *nécessairement* favoriser les guerres, dès l'instant où elles ne menacent pas directement l'Europe occidentale, puisque *nécessairement* il lui faut vendre, et si possible toujours plus.
3. Que nous devons nous réjouir, mes frères, de la victoire de Mme Thatcher, puisque selon toute vraisemblance, l'Angleterre se trouve dans la même situation que la France — et donc qu'il est préférable de voir l'exportation des armes assumée par un gouvernement «conservateur» plutôt que par un gouvernement travailliste (socialiste)...
C'est tout le système qu'il faudrait changer — mais j'avoue ne pas trop voir comment, les différentes tentatives entreprises dans ce sens n'ayant pas donné jusqu'ici pleine satisfaction!
Donc, santé et prospérité à Mme Ménétrey: peut-être y parviendra-t-elle.

J. C.

LE POINT DE VUE DE GIL STAUFFER

De l'art dit moderne

Non.
Non. Non.
Tout de même.
Faut pas trop pousser.
Tout art est, pour une part, et nécessairement, une provocation. On ne regarde donc pas une peinture ou une sculpture comme on regarde un cageot de choux-fleurs ou un paquet de clous — c'est bien connu.
Seulement, voilà.
Voilà que depuis le voisinage du tournant du siècle, grosso modo, ladite provocation a viré à l'*épate-bourgeois*. Pas à l'épate-aristocratie, pas à l'épate-prolétariat, non, non. Très précisément à l'épate-bourgeois. C'est historique, vérifiable, démontrable. Le fauvisme et le surréalisme, par exemple, étaient d'*abord* de l'épate-bourgeois.
Et la combine a très bien marché. Très bien marché parce qu'il n'y a rien de tel que les bourgeois pour récupérer, assimiler, transformer en *affaire* ce qui les provoque. Les empires passent, les bourgeois restent — c'est bien connu. Non seulement ils restent, mais ils produisent. Produisent des *intellectuels* et des *nouveaux riches*, qui ont, eux aussi, besoin d'être épatés.
Juteux marché!

* * *

A Bâle? Il me semble que c'est à Bâle, dans quelque chose comme un Musée d'art moderne, qu'est accrochée une peinture de cinq ou six mètres carrés entièrement bleue. Bleue, de haut en bas.
Ben, mon vieux. Mais c'est juste un exemple.
Des carrons entassés au milieu d'une salle; des bouts de ficelle collés sur une toile. Enfin bref. N'importe quoi et n'importe comment: voilà le 99,7% de l'art dit moderne.

Je dis: c'est de la frime, du bluff. Je dis: *c'est de la merde*.

C'est en dessous de zéro. De la couillonnade. Picasso après sa période bleue: zéro. Pollock: zéro. Kandinsky, Nicoïdsky et Monosky: zéro. Machin, avec ses trucs géométriques, zéro. Le constructivisme lyrico-vélocipédique: zéro. L'abstraction réalistico-avantgardiste: zéro. L'hyper-réalisme off off Broadway: zéro.
Mais ça fait marcher le commerce.
Gratuité. Narcissisme. Recherche de l'effet pour l'effet. Vide confondu avec profondeur. Et cetera. Le 99,7% de mesdames et messieurs les artistes dits modernes ou abstraits se foutent du monde et il serait bon d'en fusiller un de temps en temps.

* * *

Il n'y a pas que la peinture et la sculpture qui déraillent. La poésie moderne: neuf fois sur dix c'est tout bonnement incompréhensible. Et la musique. J'ai entendu, l'autre jour, à la radio, un machin d'un jeune compositeur fribourgeois, avec chœur et tout le bazar. Foutrebique! Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ferroviaire? Un oratorio. Ben mon colon, autant se tremper les oreilles dans une concasseuse.

* * *

Tel photographe, premier prix de la Biennale de Truc, a immortalisé des roues de motos et des baignoires sales. Tel cinéaste remarqué par la critique a raconté une espèce d'histoire de rendez-vous manqué à côté d'un arrêt de bus désaffecté, par un jour de pluie, en plus.
Non.
Non. Non.
Tout de même.
Faut pas trop pousser.
Et bien le bonjour chez vous.

G. S.